

**GUY LAFON**

**PAROLE HUMAINE**

**ET**

**PAROLE DE FOI**

ooooo

ooo

o

---

*Les textes rassemblés ici transcrivent les interventions prononcées sur Radio Notre-Dame du lundi 31 juillet au samedi 5 août 2006, pour commenter l'Évangile de chaque jour.*

**Lundi 31 juillet 2006 – Matthieu 13, 31-35.**

*Il leur proposa une autre parabole : « Le Royaume des Cieux, dit-il, est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. C'est la plus petite de toutes les semences, mais lorsqu'il a fait sa croissance, c'est le plus grand des légumes, et il devient un arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent et s'abritent dans ses branches. Il leur dit une autre parabole : « Le Royaume des Cieux est semblable à du levain qu'une femme prend et cache dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que le tout ait levé. » Tout cela, Jésus le dit aux foules en paraboles, et sans paraboles il ne leur disait rien, afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par le prophète, quand il dit : **J'ouvrirai ma bouche pour des paraboles, je proférerai des choses cachées depuis la fondation du monde.***

« Tout peut arriver, et surtout le pire. » Ainsi parle-t-on souvent. Ainsi pense-t-on souvent aussi. L'expérience, surtout si elle est longue et diverse, semble autoriser à parler et à penser ainsi. Et il est vrai que la réalité, dans l'histoire comme dans nos vies, dépasse de beaucoup, surtout en horreur, tout ce que nous pouvons concevoir et imaginer.

Et, pourtant, du moins si nous sommes croyants, nous n'en restons pas là.

Pourquoi ?

Mais, tout simplement, si l'on peut dire, parce qu'un *grain de sénevé* ou encore du *levain*, depuis toujours, *depuis la fondation du monde*, est venu s'ajouter à l'immensité du *champ* ou à la lourde épaisseur de la *pâte*. Nous le croyons, et nous croyons que c'est vrai. Certes, ce n'est pas grand-chose, c'est même presque rien. Pourtant, il n'en faut pas davantage pour que le pire ne l'emporte pas.

Désormais le seul possible, c'est la croissance, et même la plus haute croissance, celle de la plante qui l'emporte sur toutes les autres, comme *un grand arbre, de sorte que les oiseaux du ciel viennent et s'abritent dans ses branches*. Désormais le seul possible, c'est une action qui, sûrement, invisiblement, travaille toute la pâte, *jusqu'à ce que le tout ait levé*.

En parlant et en pensant autrement nous pouvons nous flatter d'être des réalistes, de ne pas donner dans les facilités du rêve ou de l'enchantement. Peut-être. En tout cas, nous faisons alors, tristement, la preuve que nous confondons le possible, qui fait peur et désespère, avec la puissance réelle de ce qui n'est encore que virtuel, pas actuel. Ce virtuel, pourtant, est toujours en genèse au milieu de nous. Il y est *caché*, invisible, infime, mais comme *un grain de sénevé*, comme *du levain, depuis la fondation du monde*.

Nous ne pouvons pas oublier cela si, du moins, nous parlons et nous pensons comme des gens qui croient véritablement au *Royaume des cieux* dont Jésus les entretient.

**Mardi 1<sup>er</sup> août 2006 – Matthieu 13,36-43.**

*Alors, laissant les foules, il vint à la maison, et ses disciples s'avancèrent vers lui, en disant : « Explique-nous la parabole de l'ivraie dans le champ. » Répondant, il dit : « Celui qui sème la **bonne semence**, c'est le Fils de l'homme ; le **champ**, c'est le monde ; la **bonne semence**, ce sont les fils du Royaume ; l'**ivraie**, ce sont les fils du Mauvais ; l'**ennemi** qui l'a semée, c'est le diable ; la **moisson**, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges. De même donc que **l'ivraie est récoltée et consumée au feu**, ainsi en sera-t-il à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils récolteront de son Royaume tous les **fauteurs de scandales et ceux qui commettent l'illégalité**, et ils les jeteront dans la **fornaise de feu** ; là seront les sanglots et les grincements de dents. Alors les **justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père**. Que celui qui a des oreilles entende !*

Nous avons tous, spontanément, des idées assez sommaires. Aussi ne perdons-nous pas notre peine quand nous tentons de les rendre plus fines et aussi plus vraies.

Ainsi sommes-nous certainement surpris d'apprendre de Jésus que **la bonne semence** et **l'ivraie** existent bien ensemble mais pas de la même façon. Et pourtant il en est bien ainsi.

Avons-nous bien remarqué que seule **l'ivraie est récoltée**, avant d'être **consumée** ? Quant à **la bonne semence**, non seulement, bien sûr, elle n'est pas **consumée** mais elle n'est pas même **récoltée**. Ainsi en est-il, en tout cas, dans le commentaire que Jésus fait lui-même de ce que ses disciples avaient nommé *la parabole de l'ivraie*. Et, en effet, **l'ivraie** seule, son existence présente et son destin à venir, méritaient qu'on s'y attarde, parce qu'il y a là une obscurité mais aussi une lumière pour la foi.

Nous pensons, en effet, que le bien existe de la même façon que le mal. Nous sommes excusables de penser ainsi, tant le mal fait de ravages réels. Nous en savons quelque chose, puisque nous en sommes à la fois les auteurs et les victimes ! Mais, réfléchissons un peu. Qu'est-ce qu'exister, pour le mal, s'il ne doit son existence qu'au temps qui passe et qui finira ? Il mourra donc. Quant à **la bonne semence**, elle est présente dès maintenant et pour toujours. Elle ne périra pas. Elle cohabite seulement, si l'on peut dire, pendant le temps de ce *monde*, avec une **ivraie** à laquelle elle ne ressemble en rien, puisque celle-ci, qui n'est que pour un temps, est vouée à la destruction. Le mal peut donc croître et, semble-t-il toujours, de la même façon que le bien. En vérité, il est un puissant vaincu qui ignore sa défaite.

Ainsi donc l'énigme ou, plutôt, le mystère consiste non dans l'existence de **l'ivraie**, qui doit s'achever avec *la fin du monde*, mais dans le peu d'éclat dont brille présentement **la bonne semence**. C'est au point que, à ne juger que d'après les apparences, nous pourrions douter que celle-ci existe puisqu'elle est bien là, parmi nous, mais sans splendeur, soumise à l'épreuve du temps, comme si elle devait attendre, pour se manifester dans la pleine lumière, l'heure où les **justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père**.

En effet, pour l'heure, nous ne sommes pas en régime solaire, nous sommes voués à écouter plus qu'à voir, c'est-à-dire à croire : *Que celui qui a des oreilles entende !*

## Mercredi 2 août 2006 – Matthieu 13, 44-46.

«Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache et, dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il possède et achète ce champ. Le Royaume des Cieux est encore semblable à un homme, un marchand, qui cherche de belles perles. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en est allé vendre tout ce qu'il possédait et l'a achetée.»

À la réflexion, tout cela paraît bien étrange.

D'abord, quand nous y regardons de près, ces deux hommes ne se ressemblent pas. L'un fait la trouvaille, par hasard, d'un *trésor caché dans un champ*. L'autre fait son métier d'acheter et, sans doute, de vendre de *belles perles*, et il en trouve une *de grand prix*. Ainsi l'un tombe sur ce qu'il ne convoitait même pas, et sa rencontre fortuite d'un *trésor* fait sa *joie*, tandis que l'autre, toujours à l'affût d'une bonne affaire, n'a pas cherché en vain.

Or, quoi qu'il en soit de la différence entre ces deux personnages, ils ont des traits communs : ils achètent l'un et l'autre sans se soucier du prix du marché. En effet, nous ne savons pas s'ils ont donné trop ou pas assez... Mais il se rencontre - c'est comme ça ! - que ce qu'ils ont déboursé leur obtient soit le *champ* avec son *trésor* soit la *perle de grand prix*. Mais, surtout, ils ont, l'un comme l'autre, dépensé tout leur bien dans l'achat. En cela ils sont semblables par le fond. Car ils n'ont rien gardé, ils ont liquidé toute leur fortune. Désormais, à l'heure où nous sommes avec eux, il ne leur reste donc rien, rien d'autre que ce qu'ils ont maintenant en leur possession et qui ou bien n'a pas de *prix* ou bien, si l'on veut, est *de grand prix*.

Ainsi donc nous rencontrons ces deux hommes en ce moment précis où ils sont suprêmement démunis et, virtuellement, mais virtuellement seulement, enrichis au-delà de tout ce qu'on peut se représenter. Ils ne peuvent plus rien acheter d'autre, ou bien ils perdent ce qu'ils ont et qui fait leur bonheur. Car, chacun d'eux le sait bien, ils sont non seulement sauvés de l'indigence mais riches, secrètement, de leur dénuement même. Ils sont, l'un et l'autre, privés de tout et, cependant, comblés hors de toute évaluation possible.

Mais pourquoi donc saisir l'un et l'autre de ces deux personnages, le chanceux et le *marchand*, justement en ce moment où ils ont *trouvé* ? Pourquoi ne pas spéculer, c'est le cas de le dire, sur leur avenir, sur ce qu'ils pourront faire de leur *trésor* ou de leur *perle de grand prix* ?

Mais, tout simplement, parce que ce moment où ils ont tout *vendu de ce qu'ils possédaient* et où ils ont *acheté* le *champ* ou la *perle*, ce moment-là, c'est lui qui dépasse tout ce qui peut encore arriver dans le temps. Ce moment leur a changé la vie dans ce temps même, en lequel ils continuent à vivre avec nous. Oui, dès à présent, par la dépense totale qu'ils ont faite de ce qui leur permettait de vivre, ils ont déjà reçu, ce qui, de toute façon, leur sera donné un jour, lorsque, comme nous tous, ils perdront tout. En bref, ils ont anticipé sur leur mort.

Car c'est le veinard, celui qui ne cherchait rien, qui a peut-être mieux compris tout cela que l'autre, le *marchand*. Lui, en effet, il n'a certainement pas compté : il a *caché*, il a enfoui le *trésor* dans le *champ*. Il l'y a enseveli, comme on fait pour les morts. Mais il savait bien que son *trésor* était vivant, puisqu'il l'avait *trouvé*, qu'il reposait seulement. Il n'imaginait même pas qu'il pût en tirer profit. Il lui suffisait d'en recevoir une grande *joie*, son seul gain.

## Jeudi 3 août 2006 – Matthieu 13, 47-53

« *Le Royaume des Cieux est encore semblable à un filet lancé dans la mer et qui ramasse toute espèce (de poissons). Lorsqu'il est rempli, on le tire sur le rivage, on s'assied et on récolte dans des vases ce qu'il y a de bon, mais ce qui est mauvais, on le rejette. Ainsi en sera-t-il à la fin du monde : les anges arriveront, et ils sépareront les mauvais d'avec les justes et les jetteront dans la fournaise de feu. Là seront les sanglots et les grincements de dents. Avez-vous compris tout cela ?* » Ils lui disent : « *Oui.* » Il leur dit : « *Voilà pourquoi tout scribe instruit du Royaume des Cieux est semblable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et du vieux.* »

Avouons-le. Entendues, méditées aujourd'hui, alors que la *fin du monde* n'est pas arrivée, tandis que l'histoire continue, et souvent dans l'atrocité, ces paroles de Jésus nous surprennent.

En effet, nous avons souffert et nous souffrons encore des *mauvais* qui persécutent et écrasent les *justes*, et cela d'autant plus que nous sommes conscients d'être ou d'avoir été nous-mêmes plus ou moins complices du mal, toujours présent et actif parmi nous. Mais, justement, parce que chacun de nous a été tant soit peu *instruit du Royaume des Cieux*, nous en avons conçu une horreur absolue pour les *sanglots et les grincements de dents*, fussent-ils le châtiment imposé à ceux qui ont fait le mal. Il y a, en effet, dans certaines atrocités commises une telle monstruosité que rien ne peut les compenser, pas même, surtout pas, la destruction des coupables *dans la fournaise de feu*. L'injustifiable, l'intolérable ne peuvent être réparés, et surtout pas par des supplices.

Mais Jésus nous entretient-il d'une horrible rétribution ? Il ne semble pas.

Jésus nous parle de *la fin du monde* et nous autres, nous essayons de comprendre ses propos, mais sans nous abstraire de ce monde et de ce temps dans lesquels nous sommes et où nous cherchons à devenir ses disciples. Et comment, d'ailleurs, pourrions-nous quitter ce monde et ce temps, faire comme si nous n'y étions pas plongés ? Comment, néanmoins, pourrions-nous n'y pas introduire, non certes la moindre indulgence pour le mal qui s'y fait, mais la certitude d'une justice étrangère à tout ressentiment, qui s'exerce sans la moindre volonté de faire souffrir encore et encore ? Car l'Évangile nous délivre de toute délectation pour les supplices qu'on pourrait infliger à quiconque, fût-ce aux méchants, pour les punir.

Ainsi donc, en refusant de triompher du mal par du mal encore, nous ne sommes pas, tant s'en faut, infidèles aux leçons que nous donne Jésus. Nous faisons la preuve que nous croyons que *la fin du monde*, de ce *monde* tel qu'il est présentement, est déjà advenue, d'une certaine façon, dans notre cœur. Aussi ne supportons-nous pas que du mal s'ajoute, comme une détestable apothéose, au mal que nous faisons ou dont nous souffrons. Et, dans la nuit de ce *monde* où nous vivons par la foi, nous faisons confiance à Jésus pour qu'il invente, et nous avec lui, ici même, déjà, du *nouveau* qui ne soit pas une exaspération de l'*ancien* et, surtout pas, une consécration définitive et violente de l'injustice.

Oui, *que ce qui est mauvais, on le rejette*, qu'il soit en nous ou hors de nous, chez les autres ! Mais, *instruits* comme nous le sommes *du Royaume des Cieux*, nous croyons de toute notre foi que Jésus saura en finir, dans la paix et dans la justice, avec le temps et avec le *monde*, sans pactiser avec ce qui s'y mêle de mal, pour notre plus grand malheur.

**Vendredi 4 août 2006 – Matthieu 13, 54-58.**

*Et, venu dans sa patrie, il les enseignait dans leur synagogue, de sorte qu'ils étaient frappés d'étonnement et disaient : « D'où viennent à celui-là cette sagesse et ces miracles ? N'est-ce point là le fils du charpentier ? Est-ce que sa mère ne s'appelle pas Marie, et ses frères, Jacques, et Joseph, et Simon, et Jude ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes chez nous ? D'où lui vient donc tout cela ? » Et ils se scandalisaient à son sujet. Mais Jésus leur dit : « Un prophète n'est mésestimé que dans sa patrie et dans sa maison. » Et il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité.*

Qu'est-ce donc qu'ils n'ont pas cru ?

Ce que nous-mêmes avons de la peine à croire ou même refusons de croire.

Quoi donc ?

Que Jésus fut bien l'un de nous, un homme du commun, dont on connaissait par leurs noms le père, la mère, les frères et les sœurs ? Oui, sans doute. Mais il y a plus. L'*incrédulité*, la leur, la nôtre, va plus loin. Comment un individu qui nous ressemble peut-il parler comme il parle et faire ce qu'il fait. ? *D'où viennent à celui-là cette sagesse et ces miracles ?*

Eh oui ! la *sagesse*, le *miracle*, auxquels nous hésitons à rendre les armes, c'est bien que de cette humanité, dont nous prétendons connaître les pouvoirs et les limites, dont nous éprouvons sans cesse la médiocrité, de cette humanité-là, pas d'une autre, puisse lever une puissance qui ne l'écrase pas mais qui la sauve ! Car nous avons hélas ! pris la triste habitude de craindre que ce qui est prodigieux ne soit aussi, un jour peut-être, maléfique.

*D'où lui vient donc tout cela ?* Et nous voilà avec notre question, et nous n'allons pas plus loin. Nous la ressasons, nous n'en sortons pas, sauf pour éviter d'y répondre par la seule réponse qui la supprimerait, par la foi. Nous préférons méconnaître l'événement et nous en venons à mépriser ce qui nous étonne.

Le commentaire que nous adresse Jésus devrait nous rattraper par la manche, quand nous fuyons. *Mais Jésus leur dit : « Un prophète n'est mésestimé que dans sa patrie et dans sa maison. »* Écoutons bien car, d'une certaine façon, Jésus nous donne raison. Chez nous, il est chez lui, nous dit-il, il n'a transformé ni le sol ni la demeure que nous partageons tous ensemble avec lui. Mais - et, en cela, il nous délivre de toute peur - il y a introduit des ressources qui n'y étaient pas ou qui étaient bien cachées, lointaines, ignorées, détournées.

Pour y atteindre, il suffirait de croire. Mais, c'est sûr, croire est un vrai miracle, qui fait fondre comme neige au soleil toute l'*incrédulité* que nous pouvons, inlassablement, sécréter. C'est pourquoi là où il n'y a point de foi, il n'y a pas non plus de *miracle*. *Et il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité.*

Pardon ! Il n'en *fit pas... beaucoup*. Il en fit donc quand même quelques-uns ! Si seulement nous pouvions être de ceux qui, tout en restant, comme Jésus, dans le rang de l'humanité commune, y séjournent émerveillés, certes *frappés d'étonnement* toujours devant le miracle de croire, mais qui cessent de *se scandaliser*, qui se livrent à la foi !

## Samedi 5 août 2006 – Matthieu 14, 1-12.

*En ce temps-là, Hérode le tétrarque apprit la renommée de Jésus, et il dit à ses familiers : « C'est Jean le Baptiste ! C'est lui qui s'est relevé de chez les cadavres, et voilà pourquoi les miracles agissent en lui. » Hérode en effet avait arrêté Jean, l'avait fait lier et mettre en prison à cause d'Hérodiade, la femme de Philippe, son frère. Car Jean lui disait : « Il ne t'est pas permis de l'avoir. » Et, tout en voulant le tuer, il eut peur de la foule, qui le tenait pour un prophète. Quand ce fut l'anniversaire d'Hérode, la fille d'Hérodiade dansa en public et elle plut à Hérode. Ainsi s'engagea-t-il par serment à lui donner ce qu'elle réclamerait. Et elle, poussée par sa mère : « Donne-moi, dit-elle, ici, sur un plat, la tête de Jean le Baptiste. » Et bien qu'attristé, le roi, à cause de ses serments et des convives, ordonna qu'on la lui donne, et il envoya décapiter Jean dans la prison. Sa tête fut apportée sur un plat et donnée à la fillette, qui l'apporta à sa mère. Et s'avançant, ses disciples enlevèrent la dépouille et l'ensevelirent, puis ils vinrent informer Jésus.*

Un bien singulier pouvoir de divination est attribué à Hérode. En effet, il dit plus vrai qu'il ne pense quand, *ayant appris la renommée de Jésus* et la puissance de son action, il déclare à ses proches : *« C'est Jean le Baptiste ! C'est lui qui s'est relevé de chez les cadavres, et voilà pourquoi les miracles agissent en lui. »* Les disciples de Jean, après le meurtre de celui-ci, ne s'y tromperont pas : *Et s'avançant, ses disciples enlevèrent la dépouille et l'ensevelirent, puis ils vinrent informer Jésus.* Ils lui portent ainsi un message qui le concerne personnellement.

Chacun à sa façon, sans le savoir clairement - mais nous autres, maintenant, nous pouvons mieux qu'eux-mêmes beaucoup apprendre de ce qui s'est passé - Hérode et les disciples de Jean nous enseignent soit quand l'un, le *roi*, assimile Jésus à Jean soit quand les autres vont raconter à Jésus ce qui est arrivé à Jean.

Oh ! non, certes, Jésus n'est pas Jean revenu à la vie. Mais le destin de Jean préfigure celui de Jésus tel qu'il s'est accompli, puisqu'il meurt tué, comme lui, et tel aussi qu'il se présente à l'imagination d'Hérode, puisque, en effet, pour de bon, *il s'est relevé d'entre les cadavres.*

Jésus meurt, comme Jean, comme un *prophète*. Pourquoi est-il tué ? Pour avoir rappelé la permanence indestructible d'une alliance : *Hérode en effet avait fait arrêter Jean, l'avait fait lier et mettre en prison à cause d'Hérodiade, la femme de Philippe, son frère. Car Jean lui disait : « Il ne t'est pas permis de l'avoir. »* Mais, à la différence de Jean, et comme le pressent confusément Hérode lui-même, pour Jésus tout ne se termine pas à la tombe, comme pour une *dépouille*, qu'on *ensevelit*. Il est toujours parmi nous, vivant : *«... C'est lui qui s'est relevé de chez les cadavres, et voilà pourquoi les miracles agissent en lui. »*

Jean, en payant ses paroles de sa vie, n'a pu que pâtir du malheureux *serment* par lequel Hérode s'était lié lui-même. Jésus, lui, en sortant de la mort, annule les effets meurtriers d'un tel engagement. L'alliance, nouvelle et éternelle, qu'il scelle en son sang, est plus forte que toutes nos faiblesses, elle résiste. Et la merveille, c'est que Jésus accomplit ainsi les vœux que, par lâcheté et par peur, nous n'avons pas eu la force de mener jusqu'au bout.

Car, au fond, tel Hérode, nous sommes sensibles mais nous manquons du courage de croire. Car, laissés à nous-mêmes, *rois* dérisoires, c'est la mollesse qui l'emporte en nous, surtout s'il s'agit de ne pas perdre la face : *bien qu'attristé, le roi, à cause de ses serments et des convives, ordonna qu'on lui donne la tête de Jean le Baptiste.*